

Premières expériences, premiers souvenirs.



Le matin, petit déjeuner à peine terminé, je fonce vers la pièce attenante à la cuisine qui fait office de salle de chirurgie, consultations, hospitalisation et laboratoire. Mes parents y sont déjà. Mon père était rentré d'une urgence peu de temps avant et était toujours en bottes, fumant une gauloise sans filtre pendant que ma mère nettoyait les instruments à coups de brosse pour en enlever le reste de sang coagulé avant de stériliser l'ensemble à l'eau bouillante. C'était presque le même rituel tous les matins en hiver; selon l'heure du retour, le sang était plus ou moins sec et le nettoyage d'autant plus énergique. J'avais à peine conscience de ce que pouvait être une nuit de travail dehors, dans le froid, la neige qui s'invitait parfois dans le Vexin Français. Le café chaud était un réconfort dont je ne mesurais pas encore les bienfaits. A six ans, tout semble si naturel et le quotidien se plie à ses impératifs. On est juste content de voir ses parents, papa a travaillé cette nuit et je n'éprouvais alors ni fierté, ni admiration, n'étant pas encore en âge de l'accompagner.

La vie de la maison était organisée autour de ce bureau. A l'origine, salle à manger de cette grande maison bourgeoise dans laquelle j'ai passé une partie de mon enfance. Le passe plat avait été condamné, on y trouvait dorénavant les flacons en verre et les pipettes. Le parquet était recouvert de lino bleu gris usé par les milliers de griffes qui l'avaient fréquenté. Une étagère en bois séparait la pièce en deux et servait de pharmacie. La table de consultation était l'objet central: comme souvent à cette époque, le système D vous permettait d'avoir un outil multifonction (chirurgie, radiologie, consultation) en déviant de son usage d'origine un fauteuil de dentiste. Le verrin hydraulique était puissant et l'intervention d'un bon bricoleur y avait ajouté un plateau de travail amovible, table de consultation ou surface grillagée lors des chirurgies afin que l'animal ne baigne pas dans son sang. Une armoire fermée à clef contenait les livres savants dont je ne pouvais lire que la tranche: "les boîtiers du cheval", "précis de chirurgie des animaux de ferme", "les maladies des moutons"...Ils étaient usés à force de lecture. Seuls les prix de thèse conservaient un bel aspect, peut-être à cause de leur peu d'intérêt scientifique. Quoiqu'il en soit, ces tranches en peau gravées de lettres dorées devaient contenir un savoir ancestral. Un microscope, récupéré des surplus de l'armée, trônait sur la paillasse du laboratoire. On y trouvait toujours mille prélèvements, bout de peau, poils dans un tube ou plus classiquement un crottin de cheval impossible à confondre avec une bouse de vache. Le bureau était le meuble massif des années soixante, encombré de moult papiers, factures en cours et certainement quelques uns de mes dessins. Un porte-tampons, fascinant pour un enfant, permettait d'agrémenter mes oeuvres picturales. Sur la cheminée en marbre derrière le bureau se trouvait un musée improvisé: caillou, bouts d'os, dents.... rien de bien captivant à l'exception des clystères, sorte de seringues géantes. Tous ces trophés étaient néanmoins des souvenirs d'interventions passées. Un calcul digestif de cheval de dix centimètres de diamètre, un os naviculaire d'équidé, une troisième phalange fracturée, quelques calculs urinaires géants de toutes espèces.

A cinq ou six ans, la perception du bureau, comme on devait appeler la pièce de vingt-cinq mètres carrés que je viens de décrire était toute autre. La table de consultation était inaccessible sauf en montant sur la poubelle. Je n'en voyais que les pédales qui permettaient les

rotations, montée et bascule du plateau et le pied attaqué par les agressions urinaires à répétition. La pharmacie était captivante pour un enfant: des boîtes, fioles et flacons, tous plus mystérieux les uns que les autres mais bien rangés, alignés méthodiquement. Je participais régulièrement à l'ouverture des cartons de livraison, c'était un jeu qui consistait à boucher les trous dans la pharmacie, évidemment tous à ma hauteur et sans aucune logique autre qu'esthétique. On pouvait encore voir des poudres dans des sachets cartonnés et des ampoules de verre contenant cristaux ou liquides. Du microscope, je ne voyais que les deux objectifs dépasser de la paillasse; il fallait me porter pour que je m'émerveille sur une vue microscopique de gale ou de vers digestifs. Heureusement sous le plan de travail avait été installée la cage d'hospitalisation, petit réduit qui contenait un chat ou plus rarement un chien de taille raisonnable. Si le caractère du pensionnaire le permettait, j'avais un interlocuteur à ma hauteur.

Ceci était l'univers dans lequel je pouvais pénétrer à volonté. Je n'avais à faire que quelques pas dans le couloir, qui faisait office de salle d'attente, et de n'importe quelle pièce de la maison, la porte était ouverte. J'ai appris à marcher dans ce couloir, je m'y suis fait mes premiers amis, les clients qui voulaient bien jouer avec moi en attendant leur tour. Madame Catala était devenue ma partenaire de domino favorite, je suis d'ailleurs sûr qu'elle laissait passer son tour pour finir une partie. Un client était resté un jour après les consultations pour réparer ma voiture à pédales qui avait montré des signes de faiblesse. Ce couloir qu'il fallait traverser pour se rendre dans la salle à manger ou dans le jardin. Deux fois par jour il y avait encombrement avec des clients assis sur les marches de l'escalier, faute de place sur les deux bancs. Mes parents n'auraient jamais pu imaginer dix ans auparavant que la capacité d'accueil serait saturée aussi régulièrement, mais la place manquait pour un troisième banc.

A cette époque, les opérations avaient lieu le matin vers sept heures trente. Les consultations de l'après midi débutaient à treize heures et celles du soir à dix neuf heures. Sans rendez-vous, il n'était pas rare de voir la dernière voiture partir à vingt-deux heures. Le reste du temps était consacré aux visites en fermes ou écuries. Je n'ai pas connu l'époque où toute l'activité se passait dehors. Dans les années soixante-dix, le déclin des vaches avait déjà commencé et l'engouement pour les animaux de compagnie sauvait le vétérinaire de campagne, malgré lui. Le cheval se popularisait de plus en plus, le faisant sortir du cadre militaire.

J'en reviens à mon petit déjeuner. Sortie de la cuisine, virage à gauche, remontée du couloir, derrière moi l'escalier qui monte à l'étage, à ma droite la porte de la salle à manger, en face la porte qui donne sur le perron et le jardin, je tourne à gauche. Le chien est déjà tranquilisé, étalé de tout son long au pied de la table. Ma mère arrive quelques minutes plus tard avec la caisse d'instruments qui vient de bouillir sur le fourneau de la maison. Nous allons pouvoir travailler. Je tire la poubelle afin de la placer en bout de table alors que mon père inspire une dernière bouffée, toujours en bottes de monte car il faudra vite repartir dès l'intervention terminée. Mon matériel devait être prêt: quelques compresses, une seringue et un tube à essai. La mise en scène est orchestrée: le chien sur le dos attaché avec des liens blancs sur les bords de la table, plateau incliné, tondu et désinfecté, la caisse d'outils entre les pattes arrière afin qu'elle ne glisse pas. Chacun à sa place, je me hisse sur la poubelle à pédale, on peut y aller. Mon rôle était

certes très limité mais je mettais un point d'honneur à le jouer avec sérieux et rigueur. Avec la seringue j'aspirais le sang qui parfois coulait au fond du creux de la table et je remplissais le tube à essai. L'hémorragie était attendue comme les crues du Nil. Les compresses défilaient pour tamponner la truffe. Je ne sais toujours pas pourquoi je tenais tant à maintenir cette truffe propre et sèche. Avec le recul, je devais être une gêne plus qu'une aide mais à aucun moment on ne me le fit sentir. Je pense que je pouvais rester tant que je voulais dès l'instant que je ne me cassais pas la figure de la poubelle. Ce n'était ni merveilleux, ni une corvée....c'était le quotidien.

L'opération terminée, le chien était déposé sur une couverture dans le couloir, le plus au chaud possible. Mon père buvait un café, regardait le livre de rendez-vous et montait dans sa voiture. Ce qui se passait après restait un mystère. Je savais que je le verrais quelques minutes à midi. C'est étonnant mais je n'ai en mémoire que ces instants. Le reste de la journée devait être celle de tout enfant de mon âge.